

jamais le poids des vaches Durhams.

Comme toutes les races de boucherie, le Hereford demande une nourriture abondante, riche et continue. Le mode d'élevage influe énormément sur son développement, par conséquent sur sa taille, sur sa précocité et sa facilité d'engraissement. En cela, il a les mêmes exigences que le Durham; mais il a sur ce dernier l'avantage de n'être pas exigeant sur le choix des aliments; il n'est pas difficile, il engraisse admirablement avec une nourriture commune, et cette qualité lui a acquis beaucoup de partisans, parmi les engraisseurs surtout.

Pour nous canadiens, c'est une faculté précieuse. Notre culture ne nous permet pas encore, à part quelques exceptions, de nourrir nos animaux à l'engraissement avec toute la richesse, la délicatesse même qu'apportent les Anglais dans l'alimentation de leurs Durhams, et, il n'est pas étonnant que nous ne puissions faire des bœufs gras, aussi pesants, ni aussi massifs. Pendant tout le cours de l'opération, le Durham reçoit les aliments les mieux choisis et les plus variés. Il a foin de prairies naturelles, trèfle, avoine moulue, orge moulue, fèves-rolles moulues, *pain de lin*, navets en grande quantité, etc. Cette nourriture est riche, nous en convenons, mais le Durham sait en profiter.

Quant à nous, nous n'avons pas d'ordinaire les moyens d'en faire autant. Généralement, nous n'avons à notre disposition que du foin de prairies naturelles, du grain et une très-petite quantité de racines alimentaires. Il est vrai que nous pourrions nous procurer un peu de *pain de lin*; mais nous n'en aurions pas encore assez pour lutter avec les engraisseurs de l'Angleterre, et le Durham n'atteint à la perfection qu'à cette condition.

Le Hereford n'est pas aussi exigeant, il se contente parfaitement dans son pays natal, d'une nourriture analogue à celle dont nous pouvons disposer, pourvu qu'elle soit abondante. En un mot, le Durham est la race par excellence des pays excessivement riches; tandis que le Hereford est très-profitable dans des contrées, non pas pauvres, mais moins riches que les précédentes. Peut-être alors, la généralité des cultivateurs ferait-elle plus de profits avec le Hereford qu'avec le Durham. Nous n'oserions pas exprimer notre opinion en ce sens si nous n'avions pour nous les principes les plus généralement admis dans l'amélioration des bestiaux. Par exemple, personne ne contestera que la race choisie doit toujours être proportionnelle, par sa taille, ses qualités et sa délicatesse, à la richesse de la culture où l'on veut la former ou l'introduire. Ce seul principe nous donne déjà raison d'avancer que le délicat Durham ne profitera pas autant que le plus rustique Hereford dans la culture ordinaire de la masse des exploitants du sol.

On nous objectera peut-être qu'une importation coûte chère, nous le savons parfaitement, aussi n'est-ce pas une importation que nous désirerions le plus. Nous préférerions une amélioration dans le genre de celle de Tomkins. Cet homme, avec des moyens relativement restreints, est parvenu à doter son pays d'une excellente race de bêtes de boucherie et à prendre rang parmi les éleveurs les plus distingués. Pourquoi n'essaierait-on pas d'en faire autant? Nous ne manquons pas d'hommes intelligents capables de mener à bien une telle entreprise et le pays posséderait alors une race de boucherie parfaitement adaptée au climat et au genre de culture généralement suivi.

Notre race canadienne de bêtes-à-cornes est une race laitière remarquable surtout par la richesse de son lait; mais on trouve assez souvent des sujets qui s'éloignent beaucoup de la race par leurs aptitudes. Ainsi, on en voit qui sont d'un entretien très-facile et qui engraissent très-rapidement. Il ne s'agirait alors que de faire le choix qu'a fait Tomkins avec tout le soin et l'intelligence qu'exige une telle entreprise, puis à donner à

tous les sujets choisis la nourriture convenable au but que l'on veut atteindre. Les plus grandes difficultés à vaincre résident dans le choix et l'accouplement des individus qui doivent former le noyau de l'amélioration. Ces difficultés sont grandes nous l'avouons; mais l'homme intelligent peut les vaincre comme d'autres avant nous les ont vaincues.

Depuis longtemps déjà des agriculteurs avancés, travaillent à l'amélioration de notre bétail et malgré tous leurs efforts les succès sont encore à venir. Nous avons bien d'excellents sujets pour la boucherie; mais nous n'avons pas de race et dans le but de soutenir les qualités acquises, il nous faut recourir sans cesse à l'importation dispendieuse des Durhams. Le résultat serait bien différent si l'on avait commencé par la formation d'une race de boucherie au moyen de la sélection et du régime. Aujourd'hui le succès serait complet, tandis qu'avec notre système de croisement, non appuyé par une nourriture convenable, l'amélioration est à peine commencée.

Quant à l'importation des sujets Herefords dont nous n'avons pas encore parlé, nous ne dirons que très-peu de choses. Nous nous contenterons de faire connaître à nos lecteurs que le climat de la localité où la race s'est formée ne doit pas être trop différent de celui où l'on veut l'introduire, autrement les animaux souffriraient soit de la chaleur, soit du froid, soit de la sécheresse et leur taille et leurs aptitudes ne pourraient pas se développer avec autant de facilité.

Le climat du Herefordshire est quelque peu différent de celui du comté de Durham, par exemple, il y fait moins froid, en hiver, les chaleurs sont un peu plus fortes en été, et la température y est plus sèche en toutes saisons. Alors, puisque le bœuf Durham se trouve assez à l'aise en Canada, on peut facilement conclure que le Hereford n'y souffrira pas énormément; car il trouvera un climat suffisamment sec, et des chaleurs estivales au moins aussi fortes que dans sa patrie. Il est vrai que nos hivers sont excessivement rigoureux; mais on y obvie au moyen de bons logements, tels qu'on en sait construire en Canada:

Les caractères distinctifs du Hereford sont les suivants d'après les auteurs qui nous ont paru les plus compétents sur la matière.

La couleur de son poil est très caractéristique, nous en avons déjà dit quelques mots; elle est ou rougeâtre ou rouge sombre sur la plus grande partie du corps excepté sur la face qui est blanche; on voit encore plus ou moins de blanc sur la ligne supérieure du dos et sous le ventre.

Le corps est ample, et la chair est unie, douce et cédant sous la pression du doigt surtout sur l'échine, l'épaule et les côtés.

Le poil est délicat, brillant et soyeux.

La peau est fine, souple et d'une épaisseur moyenne.

Le front est large et toute la face présente un aspect agréable gai et ouvert. La tête est petite.

Les cornes sont de longueur moyenne, ouvertes et effilées; chez le taureau cependant, elles sont quelquefois courtes et grosses.

Le cou est le plus souvent long et un peu trop mince.

L'épaule est bien faite, mince, plate, sans saillie, s'adaptant parfaitement sur les parois de la poitrine et bien fournie de chair.

La poitrine est large, profonde et avancée, signe indubitable de l'aisance dans laquelle se trouvent les appareils de la respiration et de la digestion.

L'épine dorsale est droite; les reins sont larges.

Les côtes présentent une courbure très-prononcée, ce qui donne à tout le corps la forme cubique des meilleurs animaux de boucherie.

Les hanches fortes et sur le même plan que l'épine dorsale.